

PAUL COLIN

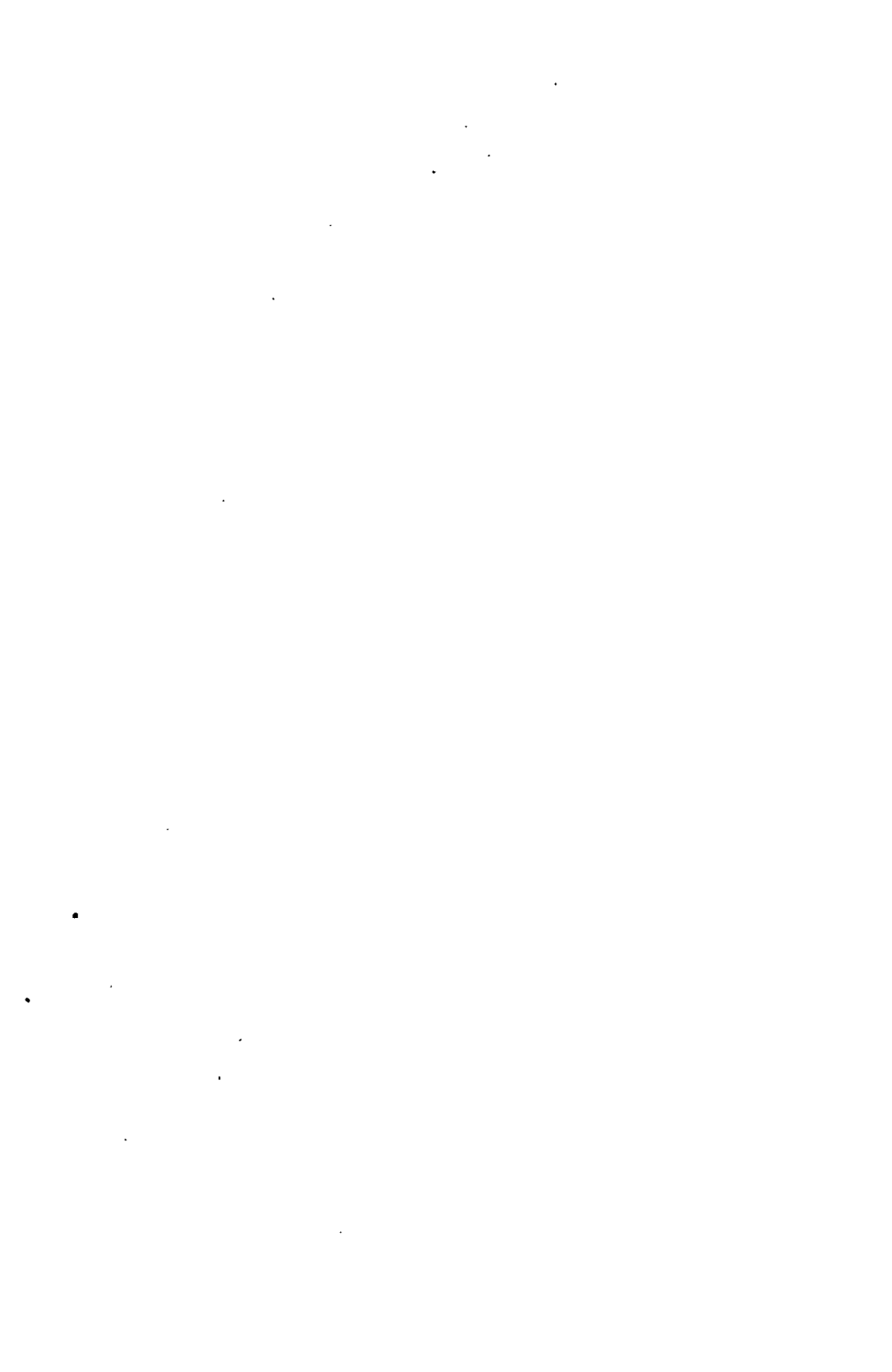
**LES
JEUX SAUVAGES**

roman

nrf

GALLIMARD

**LES
JEUX SAUVAGES**



PAUL COLIN

**LES
JEUX SAUVAGES**

roman

nrf

GALLIMARD

236^e édition

Il a été tiré de cet ouvrage quarante-trois exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont quarante numérotés de 1 à 40, et trois, hors commerce, marqués de A à C.

Il a été tiré, en décembre mil neuf cent cinquante, dix exemplaires, hors commerce, sur Vergé Pannekoek crème. Ces exemplaires nominatifs, et marqués de I à X, sont réservés aux membres de l'Académie Goncourt et à l'auteur.

Il a été tiré en outre, mille cinq cent cinquante exemplaires sur vélin labeur des Papeteries Navarre dont mille cinq cents numérotés de 41 à 1540 et cinquante, hors commerce, numérotés de 1541 à 1590. Ces exemplaires portent la mention EXEMPLAIRE SUR VÉLIN LABEUR et sont reliés d'après la maquette de Mario Prassinos.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1950.

PREMIÈRE PARTIE

LE CAHIER DE FRANÇOIS

Dites-vous bien, je vous en supplie, que tout n'est qu'*apparence*, que tout n'est que *symbole*. Nous sommes des dormants qui crient dans leur sommeil.

LÉON BLOY
(*Le Mendiant ingrat.*)

François s'aperçut brusquement que la nuit tombait, et d'un geste large repoussa devant lui tout ce qui encombrait sa table. Comme d'habitude, il avait travaillé jusqu'à ce que l'ombre soit venue dissoudre les caractères imprimés et éteindre l'éclat des pages blanches; ainsi, sur ses feuillets manuscrits, pouvait-il reconnaître la fin de son travail de chaque jour, aux dernières lignes qu'il y avait tracées, celles du crépuscule, légèrement de travers et souvent arrêtées sur un mot inachevé, d'une écriture plus large et plus appuyée. Cela suffisait pour aujourd'hui. Demain, il reprendrait au mot interrompu sa traduction pour l'*American Naturalist* de la très précise « Etude cytologique sur l'hybridation chez les Anoures » du professeur Chou-Su; demain... car maintenant c'était la nuit, à laquelle il fallait qu'il cédât.

Déjà l'obscurité envahissait la chambre par les angles, noyant les teintes sombres des meubles avant de s'accrocher au papier à fleurs et d'effacer ses motifs affreusement identiques. François ralluma sa pipe encore chaude et se tint un moment rejeté en arrière, à écouter les bruits de la nuit qui tombait, jamais silencieuse — même sans les grondements sourds de la ville, même sans les cris des bêtes dans la campagne — un fourmillement de sable fin qui coulerait entre les doigts. Il ne pensait à rien. Une fumée molle s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes. Il se laissait porter par son bain d'ombre et buvait à longs traits cette nuit qui, emplissant ses yeux, ses oreilles, sa bouche, s'infiltrait au travers de son corps perméable en vagues régulières.

Tous les objets autour de lui, après avoir encore une fois joué consciencieusement leur rôle quotidien et imposé leur présence familière, disparaissaient les uns après les autres : le flux montant de la nuit les engloutissait. Elle libérait ses regards, laissait son œil se détendre, sans vision, et sa pupille accommoder à l'infini. Fatigué d'avoir été concentré en un point précis, son esprit se dissolvait lentement en elle, comme la fumée de sa pipe qui ondulait en stratus, à mi-hauteur, dans l'air tranquille de sa chambre. François s'abandonnait...

Une musique monotone avec des longues, des brèves et des silences, semblable à un message morse émis d'un navire par temps calme, lui parvenait de la chambre voisine : c'était Baumier qui psalmodiait *in extenso* le décret du quatorze juin mil neuf cent trente-huit relatif aux capacités civiles de la femme mariée.

En bas, la sonnerie du téléphone crépita; une porte grinça; on entendit un bruit de voix étouffé sur le palier. La pension Millard signalait sa présence par mille bruits divers dont c'était là, sans doute, la seule fin. En face, trois fenêtres venaient de s'allumer dans la façade d'un immeuble : c'était l'heure où une servante venait fermer les volets avec d'insupportables grincements.

François se mit à marcher de long en large; soulevant un coin du rideau et collant sa tempe contre la vitre, il vit qu'il était presque cinq heures à l'horloge lumineuse du carrefour voisin. La pluie fine, qui tombait depuis le matin, avait cessé; dans un chuintement de pneus mouillés, une voiture passa et, de ses phares en veilleuse, éclaira la chaussée luisante; un gamin traînait ses galoches sur le trottoir en sifflant une marche militaire. Quelques passants se hâtaient : il devait faire froid. Rien, ce soir-là, ne décelait la moindre trace d'étonnement ni même d'inquiétude : Paris, avec son insouciance coutumière, entrait dans la nuit.

Le divan bas qui occupait le fond de la chambre, fort longue, mais étroite — un tronçon de couloir — était déjà complètement noyé dans un nuage opaque d'ombre et de fumée. François revint s'y allonger, alluma la lampe de chevet, étendit le bras, et, sans regarder, comme s'il savait exactement où la trouver, saisit entre ses doigts une petite carte de visite posée sur le coin du cosy. Ce matin, lorsqu'il l'avait reçue, il l'avait parcourue rapidement et laissée là sans s'en occuper davantage, réservant pour le soir le temps de

s'en délecter, bien qu'il l'eût attendue depuis son retour d'Angleterre, il y avait déjà six mois passés.

Il la regarda un moment — une écriture modelée, à l'encre noire, la remplissait entièrement sans tenir compte du nom gravé : Claude Herber — la retourna, la renifla, la frotta sur sa joue pour sentir la douceur du bristol, en éprouva le tranchant sur sa lèvre, tandis qu'un étrange sourire, reflet d'une joie intérieure, ou plutôt d'une sorte de gourmandise concentrée, fit se plisser ses tempes aux coins de ses yeux gris. Il la relut, mais cette fois à voix haute, en détachant bien toutes les syllabes, comme s'il pouvait, par l'analyse grammaticale, en rendre encore plus intelligible le contenu pourtant fort concis : « Mon cher François, je vous attendrai demain à cinq heures, au bar du Cintra. Bien à vous. Claude. » Les yeux fermés, il répéta doucement : « Claude... Claude... » et l'ombre d'une petite fille brune en robe très courte surgit avec netteté.

C'était une ombre ancienne de dix années, aux contours bien définis, avec tous ses détails authentiques. Rien d'imprécis comme chez ces ombres neuves, empreintes encore fraîches, mais qu'il faut reconstituer presque entièrement d'après quelques détails imperceptibles : la rondeur d'une épaule, une boucle de cheveux, un regard, un goût d'ambre... Un travail patient de paléontologiste !

Certes, si un de ses amis, Baumier par exemple, était entré à ce moment-là, et que ses regards fussent tombés sur la carte qu'il tenait dans la lumière, il n'aurait pu se douter de tout ce dont elle était chargée pour François ni de quelles promesses elle était le gage. Rien, dans son banal contenu, ne trahissait le monde de souvenirs qu'elle faisait revivre en lui. A en juger par la façon dont il la palpait, il semblait qu'aucun document, même celui qui indique le passage secret menant aux trésors indiens enfouis sous le Titicaca ou le message occulte des grandes Pyramides, ne pût avoir plus de valeur pour lui que cette extraordinaire petite carte. Il doutait encore de sa réalité. Comment, de tout ce qui avait été son enfance, pouvait-il subsister quelque chose de tangible, qui supplantât ces ombres vivantes qui l'habitaient ? N'était-ce pas un temps à jamais révolu, qu'un brutal coup de ciseaux avait tranché ?

« Nous ne faisons que créer sans cesse des bandes de films dont il ne nous reste plus que les images, condamnées à

rejouer avec les mêmes gestes, toujours le même rôle en notre souvenir, aussi longtemps que nous vivrons », et François espérait, « plus longtemps que nous vivrons, éternellement peut-être... »

Ce pensant, il ouvrit une des malles qui encombraient les encoignures de la chambre, et de dessous une pile de vêtements d'été, tira un assez gros cahier : c'était l'événement capital de son enfance heureuse et tourmentée : c'était Claude... Et pour la dixième fois peut-être, depuis qu'il y avait consigné le souvenir de l'aventure à laquelle la petite carte du matin redonnait une vie nouvelle, il en tourna la première page.

I

LA MAISON

Ce que nous paraissions désirer le plus, nous autres, les Gane, c'est la possession des biens du monde, la puissance et la continuité de notre famille.

A Neuvy-l'Eglise, devant notre seul nom, les gens baissent la tête, de crainte, mais peut-être aussi, de respect. On épie nos moindres gestes et le soir, aux veillées, le plus souvent on parle de nous; c'est ainsi que l'histoire de notre famille, rabâchée de père en fils, est devenue peu à peu une légende, entretenue par nos actions qui semblent peu communes et parfois même extraordinaires.

Tant on s'accorde à nous attribuer un pouvoir merveilleux, en ce qui concerne les choses visibles et invisibles, que certaines fables, nées de cerveaux fertiles, ont trouvé facilement créance chez les habitants du bourg. Le bruit court encore qu'en mil huit cent soixante-huit nous avons reçu l'Impératrice. Un vieux forestier, du nom de Dieudonné, prétend — bien qu'à cette époque il ne fût âgé que de dix ans — l'avoir vue descendre d'une somptueuse calèche attelée de quatre chevaux blancs et escortée d'une troupe de cavaliers. D'autres assurent que le soir de la Saint-Jean, s'il se dessine sur la dalle de notre caveau, au cimetière, le visage de l'un des nôtres, il doit mourir dans l'année. Nous savons qu'il serait vain de vouloir leur prouver que « l'Impératrice » n'était que la belle comtesse Andorinha das Barreiras, que la calèche n'avait que deux chevaux et que le seul cavalier qui l'accompagnait était son amant. Quant à l'apparition du cimetière, comme nous manquons des preuves contraires,

personne ne se souciant d'aller y passer la nuit de la Saint-Jean, nous ne pouvons nous permettre que de hausser les épaules.

On nous attribue également le don d'arrêter l'orage et les saignements de nez. C'est exact. Ce pouvoir merveilleux a toujours appartenu à notre famille; de même que Marcou, le cordonnier, guérit des écrouelles. Mais, de cela, nul ne nous fait gloire; ces choses-là sont tellement répandues dans nos campagnes qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner.

Le nom des Gane a toujours été très étroitement lié aux dates marquantes de la vie du village : lors des expositions agricoles et des fêtes votives, ou, dans des temps plus reculés, de la grande battue aux loups sous Charles X, de l'édification de la nouvelle mairie, ou de l'inondation de quatre-vingt-douze.

Nous sommes craints, mais l'on ne nous hait pas. Nous sommes une puissance que l'on ménage dans les foyers bourgeois et paysans de Neuvy et que l'on entretient même pour s'en servir, le cas échéant, comme d'un bouclier. Je me suis toujours demandé si nous étions aimés : nous passons pour violents, passionnés, autoritaires; cependant nos avis sont écoutés et nos conseils suivis.

Jamais nous ne nous sommes mêlés aux coteries du village, et parce que nous avons notre propre clan, on nous juge hautains et fiers. On ne nous envie pas : nous sommes d'une autre race.

Notre famille règne sur Neuvy-l'Eglise depuis l'arrivée du premier Gane, Jérôme — il y a de cela à peine plus de cent vingt ans — dans cette solide demeure paysanne à quelque distance des premières maisons du bourg. Officier subalterne de la Grande Armée, fatigué de parcourir l'Europe et les champs de bataille, il s'était retiré, après la perte de son bras gauche, dans ce coin de Sologne perdu parmi les forêts et les marécages.

Pour peu de chose, il avait acquis cette ferme pauvre entourée de terres sableuses et de prairies envahies par les joncs, dont la cour donne directement sur la route par un large portail. Un peu plus loin, une grille de fer forgé ouvre sur la longue allée de hêtres qui conduit à l'habitation de briques roses. Primitivement, ce n'était qu'une vaste cons-

truction carrée sans ornements, mais chaque génération l'a enrichie et agrandie, si bien que peu à peu elle s'est augmentée du péristyle de pierre blanche qui aujourd'hui abrite la porte du hall, d'une aile et de nombreuses dépendances. Alors que la façade nord est assombrie par les grands arbres dont les branches surplombent les plus hautes fenêtres, celle du sud, ensoleillée, donne sur une terrasse sablée. Au-dessous, une prairie aux contours irréguliers descend doucement vers la Sauldre.

C'est de là que, depuis cent ans, sont lâchées sur le monde des générations de Gane, guerriers, bâtisseurs ou conquérants, qui jamais n'oublent la vieille demeure, ni l'aspect seigneurial que lui confèrent la magnifique allée de hêtres et son isolement dans les futaies. Sans même avoir essayé leurs ailes, ils la quittent un beau jour, répondant à quelque lointain appel annonciateur des grandes migrations, pour un comptoir dans la brousse tropicale, un poste à l'étranger, un monastère, et personne n'entend plus jamais parler d'eux si ce n'est, quelquefois, par les journaux; pour toujours, ils se perdent parmi les multitudes, les océans et les climats.

La branche aînée, seule bénéficiaire du bien familial, le conserve pieusement. Pas un Gane qui n'ait malaxé le domaine, y laissant son empreinte, perpétuant ainsi le souvenir de son nom par des œuvres durables. Les trois étangs : le Grand, celui des Ogonières, et celui des Marsaults, l'allée de hêtres, les terres entre la ferme et le village, c'est Jérôme, ce diable d'homme, infatigable, brassant l'air de son seul bras valide, plantant, labourant, ordonnant son domaine avec cette folie d'organisation géniale qui a caractérisé l'Empire.

Rapidement, il s'était imposé; il commandait comme à la bataille, mobilisait les paysans, la nuit, aux lanternes, pour sauver une digue d'étang menacée par l'inondation, et jetait des ordres avec cette voix rauque que l'on croit encore entendre lorsque le vent d'hiver s'emballe par-dessus les landes et les étangs gelés; plus d'une vieille alors, le doigt levé, se penche vers les enfants et murmure tout bas, avec un sourire ambigu : « Ecoutez, c'est le Gane qui *hostine* ses hommes... » Et les petits se taisent, le cœur battant, dans la crainte de voir la porte de bois plein s'ouvrir brusquement et la haute silhouette de mon ancêtre se dresser sur le seuil.

Devant une telle somme d'autorité, dosée d'un grand esprit de justice, on ne put que s'accorder à reconnaître ses qualités

de chef; aussi la mairie lui fut-elle offerte. Il s'y installa et bientôt, au mépris de toutes les idées libérales qui commençaient à faire leur chemin, y régna en tyran. Sans doute, auprès du pouvoir central, passa-t-il pour le plus mauvais maire de France tant il était peu empressé à se soumettre aux décrets administratifs; mais il organisa les villageois en équipes, entreprit de grands travaux d'intérêt communal, draina les marécages, planta les landes incultes, retint les eaux dans des étangs. Ainsi Neuvy se développa, et le marché devint un des plus fréquentés de la région; le bourg s'agrandit sous son énergique impulsion et ne tarda pas à supplanter les communes voisines de Fontaines, Herbault et Sainte-Léonce. La fortune croissante des paysans appelait des commerçants, le notaire, le médecin; on ne cessait de bâtir. C'est de cette époque que datent les quelques belles maisons bourgeoises groupées autour du champ de foire.

En fait, Jérôme était devenu le seigneur; chacun s'était soumis de bon gré. Même les plus fortes têtes avaient dû s'incliner, et, comme Hippolyte, son fils aîné, semblait son portrait vivant avec une nouvelle fougue et un appétit de jeune lion, on se fit doucement à l'idée d'un nouveau tyran. La dynastie était fondée et devait régner sur Neuvy jusqu'à la mort de mon père, lorsque j'atteignis ma huitième année.

A Hippolyte, nous devons la prairie de la Sauldre découpée dans un morceau vivant de forêt, irrégulièrement, comme à grands coups de faux, et la percée qui fuit sous les futaies, vers l'est, pour aboutir à la digue du Grand Etang. Nous lui devons aussi notre réputation de dureté et de courage, pour une attaque à main armée contre les bandes de détrousseurs qui infestaient alors la forêt de Boulogne.

Joseph, le voluptueux, embellit la demeure, y ajoutant un étage, le péristyle dorique, et les quatre vases de pierre taillée qui limitent la terrasse.

Charles bâtit l'aile de l'est, le grand billard, et la remise des communs. Je me rappelle encore le visage impassible de mon grand-père et l'éclat de ses yeux profondément enchâssés sous des sourcils retombants. Lorsque après une brève maladie, sa femme mourut, à l'âge de vingt-huit ans, en lui laissant trois jeunes enfants, il se replia sur lui-même et devint l'ascète sans sourire qui apporta à notre lignée son sens mystique.

Ainsi est notre maison. Si je me plais tant à m'en ressouvenir, c'est qu'elle est notre visage terrestre. Pour chacun,

l'univers se résout à peu de choses; pour nous, c'est la Hêtraie. Il suffit de se pencher d'une des lucarnes des combles pour embrasser d'un seul coup d'œil tous les pays d'alentour : Neuvy, avec son clocher bas émergeant à peine de la masse des toits de tuiles brunes, et les autres villages dans autant de trouées, parmi la grande forêt. C'en est bien assez; il n'y a pas de fin à la poursuite de l'horizon qui toujours nous fuit, et ce qu'il nous cache échappe à notre pouvoir. Mais il me souvient de belles nuits d'été où mon regard s'est perdu dans l'immensité du ciel étoilé : là, il n'est pas de bornes et, comme ailleurs, le ciel de la Hêtraie est chargé d'inquiétude. Nous autres, les Gane, nous ne pouvions faire autrement que de le contempler, tant il est de fenêtres à la maison, de clairières dans la forêt, qui ouvrent sur lui.

Mon père, mort avant d'avoir donné sa mesure, remit le domaine entre mes mains fragiles sans que j'eusse très bien compris comment ces choses familières, parmi lesquelles s'écoulait mon enfance heureuse, pouvaient devenir mon bien plus qu'elles ne l'étaient déjà. Il était fort taciturne; je ne me rappelle pas qu'il m'ait dit d'autres choses que celles réservées ordinairement aux enfants. Du reste, je ne le voyais que fort peu; son bureau se trouvait dans la partie de la maison la plus éloignée des pièces où nous vivions et, dès la nuit tombée, il s'y enfermait avec ses travaux et ses collections.

Correspondant du Muséum et de nombreuses sociétés étrangères, il était passionné d'histoire naturelle, particulièrement d'ornithologie : la Hêtraie, avec ses forêts de chênes et de pins, ses landes de bruyère, ses prairies humides et ses étangs, lui offrait un terrain idéal d'exploration. Sauf lorsque le mauvais temps l'en empêchait, il passait ses journées à courir les bois, à épier dans le ciel le passage des migrateurs, ou, dans le jardin d'essai adjoint au potager, à surveiller les nouvelles essences forestières qu'il essayait d'acclimater.

Contrairement à nos ancêtres, grands chasseurs, à en juger par les massacres de cerfs suspendus aux murs de l'escalier, il répugnait à se servir d'une arme, laissant au garde le soin de pourvoir notre table en gibier, ainsi que de détruire les nuisibles.

Je me rappelle encore un soir d'automne pluvieux où il avait jeté sur la table de la cuisine une mouette-rieuse, piètre

gibier, qui s'était prise dans un piège à rapaces; une bague d'aluminium cernait une de ses pattes brisées, avec une indication qu'il me fit lire : « Heligoland, D. » et une date qu'il nota soigneusement sur son carnet. En souriant de plaisir, il m'expliqua les voyages de cette espèce erratique qui vient séjourner fréquemment dans nos étangs de Sologne.

D'autres fois, il faisait seller sa vieille jument et s'avancait profondément dans la forêt jusqu'à un vaste marécage qui couvre plusieurs centaines d'hectares, et là, restait tapi pendant des heures dans une hutte de joncs à observer la multitude des oiseaux aquatiques qui y pullulent. C'est d'une de ces randonnées qu'il revint un soir transporté d'avoir pu contempler pendant quelques minutes une cigogne noire. Ces soirs-là seulement, il était d'une gaieté exubérante et ses yeux limpides ressemblaient à ceux d'un enfant; lui, Edmond, mon père, fils de Charles l'ascète, on l'eût surnommé « le Candide ».

Ceux qui s'occupent des choses de la nature et se consacrent à en percer les secrets, deviennent facilement des êtres insociables : l'Homme n'entend pas qu'on s'intéresse à d'autres qu'à lui; il avait donc peu d'amis et pouvait s'enfermer encore davantage dans le monde qui le captivait. Seule ma mère, qui partageait sa passion, mais avec beaucoup plus de dilettantisme, semblait lui être agréable; en vérité, il l'adorait. Sa charmante fantaisie, sa grâce et sa beauté en faisaient pour lui un être d'une espèce extrêmement rare, mieux peut-être, un accident de la nature qu'on ne peut conserver qu'à force de soins et d'attentions comme les merveilleuses orchidées du Brésil dans leur serre chauffée.

Avec sa manie de chercheur, il l'avait découverte dans un manoir délabré du Bocage vendéen, lors d'une rencontre d'études avec le comte de la Roche de Galaure, son vieux maître qu'il estimait; ma mère était alors une merveilleuse jeune fille, et se trouvait là sans doute comme gouvernante, ou intendante, à moins que ce fût pour égayer la solitude du vieillard que ses dernières années avaient rendu presque impotent. « Ainsi, Gane, avait-il dit, vous voulez m'enlever mon plus délicat lépidoptère... Vous dépareillez ma collection, mon cher ami. Enfin, prenez-le, puisqu'il manque à la vôtre. Envolez-vous, papillons ! » Et quelques mois plus tard, il rendait l'âme en léguant à mon père « ce qui restait » de son admirable collection d'insectes, lui recommandant d'en

ROMANS-RÉCITS-NOUVELLES

1950

RAYMOND ABELLIO
Les Yeux d'Ézéchiël sont ouverts

GEORGES AUCLAIR
Un Amour allemand
(PRIX INTERALLIÉ)

AUDIBERTI
Le Maître de Milan

MARCEL AYMÉ
En Arrière

ANDRÉ BAY
L'École des Vacances

BÉATRIX BECK
Une Mort irrégulière
(PRIX FÉNEON)

MARC BERNARD
Une Journée toute simple

PIERRE BETTENCOURT
La Folie gagne

HENRI CALET
Monsieur Paul

JEAN CAU
Le Coup de Barre

LYDIA SCHWEITZER
Les Voyageurs

RENÉ-JEAN CLOT
Empreintes dans le Sel

PAUL COLIN
Les Jeux sauvages
(PRIX GONCOURT)

BERTRAND DEFOS
Le Compagnon de Route

ANDRÉ DHOTEL
L'Homme de la Scierie

MARGUERITE DURAS
Un Barrage contre le Pacifique

JEAN DUTOURD
Une Tête de Chien

SERGE GROUSSARD
La Femme sans Passé
(PRIX FÉMINA)

MAURICE FOURRÉ
La Nuit du Rose-Hôtel

JEANNE GALZY
La Femme étrangère

JEAN GIONO
Les Ames fortes

GEORGETTE HENRY
Permis de Séjour
(PRIX FÉNEON)

MARCEL JOUHANDEAU
Un Monde
La Ferme en Folie

PIERRE KLOSSOWSKI
La Vocation suspendue

JOSEPH KESSEL
LE TOUR DU MALHEUR

I. - La Fontaine Médicis

II. - L'Affaire Bernan

III. - Les Lauriers roses

IV. - L'Homme de Plâtre

PIERRE MAC ORLAN
Le Bal du Pont du Nord
suivi de Entre deux Jours
Sous la Lumière froide
Filles, Ports d'Europe et
Père Barbançon

ROBERT MARGERIT
Par un Été torride

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER
Mon Père n'est pas mort

RENÉ MASSON
L'Orgue à Bouteilles

GEORGES NAVEL
Parcours

ROGER NIMIER
Perfide
Le Hussard bleu

FRÉDÉRIC O'BRADY
Extérieurs à Venise

BRICE PARAIN
La Mort de Socrate

CHARLES-LOUIS PARON
Marche-Avant

DOMINIQUE PONCHARDIER
Les Pavés de l'Enfer

JEAN PAULHAN
(GRAND PRIX DE LA VILLE DE PARIS)

Les Causes célèbres

JEAN ROY
Drôle d'Histoire

JEAN-HENRY ROY
L'Avenir est derrière nous

JULES SUPERVIELLE
Premiers Pas de l'Univers

MICHEL VINAVER
Lataume

PAUL VALÉRY
Histoires brisées